

HISTOIRE

Si Septeuil m'était conté



Si vous êtes cycliste, vous connaissez bien ce problème : quelle que soit la route par laquelle on quitte notre bourg, il faut s'attendre à fournir un bel effort dans une montée. Que ce soit en direction de Mantes, Houdan ou Thoiry, la côte est rude et on peut imaginer qu'à l'époque des transports hippomobiles, les pauvres chevaux étaient bien à la peine.

LES CHEVAUX DE RENFORT À SEPTEUIL

C'est pourquoi aux sorties de Septeuil, sur les lignes de Mantes, Houdan et Pontchartain, des relais de chevaux de renfort avaient été établis. Les conducteurs pouvaient y trouver des chevaux supplémentaires à atteler à leur véhicule pour gravir les côtes, ou si l'attelage ne le permettait pas, des chevaux plus vigoureux. Les conditions d'utilisation de ces chevaux de renfort étaient strictement réglementées, en termes de trajet et de période autorisée (toute l'année ou uniquement l'hiver). En effet, l'emploi des chevaux de renfort permettait de réclamer une taxe supplémentaire aux voyageurs.



Vous trouverez de nombreuses traces de cette époque des transports à chevaux à Septeuil et dans toutes les communes des environs, en particulier les « plaques de cocher », ancêtres de nos panneaux indicateurs ou les plaques « chevaux de renfort » ou « point où les chevaux de renfort cessent

d'être autorisés ». Il vous faudra simplement lever un peu le nez car ces plaques se trouvent souvent assez haut sur les façades, en fonction de la position élevée qu'occupaient les cochers sur leur siège.

En plus à Septeuil nous avons la chance d'avoir encore un relais de chevaux de renfort, même s'il est très délabré. Il se trouve en face de la salle de La Hussardière.



Pour terminer, laissons l'écrivain Georges Duhamel nous décrire le trajet en voiture à chevaux de la gare de Neauphle à Septeuil. Durant ses années d'enfance à la fin du XIX^e siècle, sa famille passait l'été à Septeuil, en location chez des habitants, et il a gardé une tendresse particulière pour notre ville.

« À la gare, nous étions saisis par les senteurs enivrantes de végétation. Nous considérions avec une gratitude enthousiaste le train que nous venions de quitter. Il exhalait une sulfureuse odeur de houille et cette odeur est restée pour moi le signe du voyage. Pour franchir les cinq bonnes lieues qui séparent Villers-Neauphle de Septeuil, on voyageait en diligence, et j'imagine que notre goût intransigeant pour cette voie d'accès tenait sans doute à la longueur de ce trajet, car de Mantes à Septeuil il n'y a guère qu'une douzaine de kilomètres. De notre itinéraire d'élection, tout nous plaisait : le paysage varié, bocageux, avec de larges échappées sur les plaines agricoles, les côtes gravies au pas, ce qui nous permettait de respirer le fumet des deux percherons attelés à la voiture, la station de Thoiry, où le cocher, Monsieur Jean, alcoolique jovial, prenait quelque rafraîchissement. Parfois, tout en haut d'une montée, Monsieur Jean arrêta ses bêtes et sifflait mélodieusement pour les inviter à lâcher l'eau. Alors nous savourions le silence de la nature, le crissement des criquets, le chant des alouettes. Enfin, c'était Septeuil et la félicité des retrouvailles. »

